

saient cinq à six livres. On les planta, et, dans l'espace de dix-huit mois, ils poussèrent des tiges de quatre ou cinq pieds. Cependant ce bienfait du ciel ne fut pas capable de retenir dans ce séjour de paix ceux auxquels il venait si à propos. Tourmentés depuis deux ans vingt-un jours par le plus impérieux de tous les besoins, la passion des femmes, ils s'entassèrent dans une mauvaise barque, qu'ils avaient construite des débris de leur navire, et se précipitèrent dans une longue suite de malheurs, auxquels la plupart ne purent survivre.

Il ne fut plus question de Rodrigue jusqu'en 1735. A cette époque on y envoya de l'Île-de-France une trentaine d'hommes chargés de faire passer à la colonie une grande abondance de tortues. Le poste a été retiré depuis, parce qu'une action trop vive et trop soutenue l'avait mis hors d'état de remplir plus long-temps sa destination. Très-vraisemblablement il sera rétabli lorsque le timide animal, n'étant plus troublé, aura pu se reproduire, et arriver de nouveau à la grosseur prodigieuse qu'il eut autrefois.

xxxvii.
Île
de Bourbon.

Bourbon, situé au vingt-unième degré de latitude, reçut il y a plus d'un siècle et demi ses premiers habitans. Avec le temps ils s'y multiplièrent; et, ce qui est très-remarquable, les deux sexes acquirent sous la zone torride une taille aussi élégante, des traits aussi délicats, une carnation aussi animée, d'aussi belles formes qu'en

aient jamais offert les climats les plus tempérés du globe. C'était, il y a quarante ans, par sa candeur, par sa modération, par sa bienfaisance, une population digne des premiers âges. On est forcé de convenir que ces vertus ont souffert quelque altération; mais il reste encore à ces insulaires des mœurs plus pures qu'il ne s'en trouverait peut-être dans aucun des établissemens formés par les Européens dans l'ancien ou le nouveau monde.

Plusieurs causes doivent avoir contribué à préserver Bourbon d'une corruption devenue malheureusement trop générale. Des parages dangereux en ont écarté les navigateurs, et la crainte du naufrage a constamment abrégé le séjour de ceux qui étaient forcés d'y venir prendre leur chargement. Ou il n'y eut point de troupes dans le pays, ou on ne les y vit pas en assez grand nombre pour qu'elles pussent propager la licence dont elles font profession ouverte. Les colons, satisfaits de leur sort, n'ont pas voyagé pour étendre leur fortune par le commerce. Peu même suivaient leurs denrées à l'île de France, quoique éloignée seulement de trente-cinq lieues, parce que, pour s'y rendre, il aurait fallu lutter douze ou quinze jours contre les vents et contre les courans. Les liaisons entre eux n'étaient ni vives, ni suivies; la nature des choses s'y opposait. Quelques quartiers n'auraient pu communiquer que par une mer très-agitée, et

les autres qu'à travers des chemins presque impraticables au milieu des bois. Une table couverte de poissons, de gibier, de volaille, de fruits, d'herbages, tous d'un goût exquis; la société de quelques voisins, des affections domestiques, le soin de leurs plantations, devaient leur tenir lieu de tous les plaisirs.

A l'est seulement de l'île se voient de vastes plaines arrosées par la rivière Abord, dont le sol communément noir, quelquefois grisâtre, toujours profond, est de la plus grande fertilité. Malheureusement les rivages en sont inaccessibles aux navires, et l'extraction de leur produit par terre est très-fatigante et très-dispendieuse. Les côtes du reste de la colonie sont trop généralement couvertes de cailloutage pour que la culture en soit bien avantageuse. C'est l'espace qui s'étend depuis ces pierres jusqu'au pied des montagnes qu'il faut regarder comme le vrai grenier du pays. Les arbres fruitiers et les cañiers couvrent les coteaux. Plus haut paissent les troupeaux. Au sommet d'une montagne de Saint-Paul, le quartier le plus peuplé et le plus riche, quoique l'administration et les tribunaux soient à Saint-Denis, est un terrain étendu, uni, arrosé, auquel on demande avec succès du sucre, du riz et du tabac.

Pendant une longue suite d'années, les campagnes de Bourbon ne furent pas exploitées avec l'ardeur qu'il fallait attendre d'une peuplade qui

avait bravé l'Océan pour tenter fortune. Ceux qui la formaient se contentaient d'une vie presque sauvage. Les travaux n'accrurent que très-lentement. Un siècle s'écoula avant que les cultures eussent mis les colons en état de payer les esclaves, les boissons, les vêtements, les jouissances multipliées que l'Europe, que l'Asie, que l'Afrique leur offraient.

Telle était la situation de la colonie lorsqu'en 1781 le gouvernement s'engagea à recevoir à un prix convenable tous les comestibles qui seraient versés dans ses magasins. Ce débouché excita une émulation universelle. Au dernier décembre 1788, on comptait dans la colonie 7,833 blancs de tout âge et de tout sexe, 919 noirs ou mulâtres libres, 37,265 esclaves. Ils avaient pour leurs troupeaux 13,322 bêtes à cornes, 4,390 moutons, 16,916 chèvres, 23,842 cochons, 2,319 chevaux. Cette année leurs récoltes s'élevèrent à 30,681 quintaux de café, 3,473 quintaux de coton, 40,238 quintaux de blé, 27,445 quintaux de riz, 316,485 quintaux de maïs, 28,359 quintaux de légumes secs, 14 livres pesant de girofle et de muscade, produites par 941 pieds d'arbre. Le café, le meilleur que l'on connaisse après celui d'Arabie, et le coton, comparable au plus beau des Indes, furent portés en Europe. Celles des autres productions qui ne furent pas consommées dans le pays même allèrent alimenter l'île-de-France.

Une prospérité si peu attendue n'a pas dissipé les anciennes inquiétudes des honnêtes cultivateurs de Bourbon. Ils ne se dissimulent pas qu'ils n'ont jamais été, que jamais ils ne seront l'objet immédiat des faveurs du ministère. On ne voit, disent-ils, en eux que des laboureurs nécessaires à leurs orgueilleux voisins. Leur plus grand chagrin est que le sort de leur colonie soit attaché à celui de l'Île-de-France, que bien ou mal à propos ils regardent comme très-précaire.

xxxviii.
Île
de France.

Cette île importante occupa long-temps l'imagination de ses possesseurs. Ils s'épuisèrent en conjectures sur l'usage qu'on en pourrait faire.

Les uns voulaient que ce fût un entrepôt où viendraient aboutir toutes les marchandises qu'on tirerait de l'Asie. Elles devaient y être portées par les bâtimens du pays, et versées ensuite sur des vaisseaux français. On trouvait dans cet arrangement une économie manifeste, puisque la solde et la nourriture des navigateurs indiens ne coûtent que peu; on y trouvait la conservation des équipages européens, quelquefois détruits par la seule longueur des voyages, et plus souvent encore par l'intempérie du climat, principalement dans l'Arabie et dans le Bengale. Ce système n'eut aucune suite. On craignit que la nation n'arrivât pas au degré de considération qu'exigeraient les opérations de son commerce, si son pavillon ne se montrait avec éclat dans ces mers lointaines.

Une nouvelle combinaison occupa les esprits. On pensa qu'il pourrait être utile d'ouvrir aux habitans de l'île l'Océan indien. Les défenseurs de cette opinion soutenaient qu'une pareille liberté serait une source féconde de richesses pour la colonie, et par conséquent pour la métropole. Mais l'île manquait de vaisseaux et de numéraire; elle n'avait ni objets d'exportation, ni moyens de consommation. Cet ordre de choses aurait d'ailleurs contrarié les intérêts du monopole, qui alors était tout-puissant. Pour toutes ces raisons, il fut arrêté que ce serait une possession purement agricole. D'assez puissans obstacles s'opposaient à cette destination.

Dans une superficie de quatre-vingts lieues carrées se trouvent des côtes et des montagnes qui ne sont pas susceptibles de culture. Le terrain qui peut être mis en valeur est peu profond, couleur de brique, imprégné de fer, d'une fertilité médiocre, et trop pierreux pour être labouré avec la charrue. Ce n'est qu'après des travaux suivis et de grandes dépenses qu'il est permis de lui demander des productions de quelque importance, qu'il faut partager encore avec les rats et les oiseaux, plus multipliés peut-être dans la colonie que dans aucun coin du globe. Quelquefois même des ouragans furieux détruisent ce qui avait échappé à ces animaux déprédateurs. Le sol n'est pas plus favorable à la multiplication des troupeaux qu'à celle des grains. Les savanes